

Série : Histoire de l'Église  
Leçon 43 : Le réveil au 18<sup>e</sup> siècle – John Wesley

Prêché mercredi le 11 novembre 2015  
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda  
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples  
(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,  
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)  
Disponible gratuitement en format PDF et en MP3  
Voir le contenu détaillé sur le site Web  
Série : Histoire de l'Église (T-3)  
Leçon 43 : Le réveil au 18<sup>e</sup> siècle – John Wesley  
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda  
Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689  
[www.pourlagloiredechrist.com](http://www.pourlagloiredechrist.com)  
Par : Marcel Longchamps

## **INTRODUCTION**

Au 18<sup>e</sup> siècle, l'Angleterre connut un réveil spirituel et le Seigneur utilisa John Wesley pour y travailler.

### **I) LE RÉVEIL AU 18<sup>E</sup> SIÈCLE – JOHN WESLEY**

#### **A) L'état spirituel déplorable de l'Angleterre au 18<sup>e</sup> siècle**

Au 18<sup>e</sup> siècle en Angleterre, la profession chrétienne tomba très bas : elle avait le nom de vivre, mais était morte (Apoc. 3 :1). Comme on l'a vu, l'église officielle se perdait dans le formalisme, dans les pratiques extérieures. L'état moral du pays avait énormément baissé ; l'amour de l'argent servait de ressort essentiel à la politique et à la vie courante.

L'écrivain français Montesquieu trace un triste tableau de ces dispositions fâcheuses : « L'argent est ici souverainement cultivé, l'honneur et la vertu,

peu... Il n'y a point de religion en Angleterre ; si quelqu'un en parle tout le monde se met à rire ». Avec cela on ne faisait rien pour relever le niveau des classes populaires, qui menaient une existence grossière et désordonnée ; dans les régions minières on se croyait en plein pays sauvage. Les superstitions les plus vulgaires trouvaient créance ; on croyait aux esprits, à la sorcellerie, à la bonne aventure.

La jeunesse se rendait insupportable par ses allures turbulentes et licencieuses ; on insultait les honnêtes gens, on querellait qui voulait rester paisible. On coudoyait brutalement les passants pour les faire tomber dans le ruisseau. Le soir on attaquait les promeneurs à coups d'épée. Certes il y avait en Angleterre des hommes pieux ; ils souffraient cruellement de ces débordements de mal, mais très peu nombreux, faibles et sans influence, ils ne savaient que faire pour endiguer le courant, ni même pour lui résister.

Les quelques efforts tentés dans ce sens se heurtaient à l'incrédulité, au scepticisme qui faisait des ravages terribles. Mais Dieu avait les yeux sur ces lamentables circonstances. En la personne de John Wesley, il suscita l'homme qu'il fallait pour secouer l'Angleterre de sa torpeur spirituelle.

## B) Le rôle de John Wesley

Né en 1703, *John Wesley* était le fils d'un pasteur, digne homme s'il en fût, mais dont le caractère offrait des extrêmes curieux : tempérament élevé, mais excessif, courage et imprudence, largeur d'esprit et versatilité, ardeur et violence, attachement à l'Église et bigotisme.

Pour lui la religion consistait en une soumission stricte aux règles prescrites, mais il ne possédait pas la foi en Christ, Sauveur des pécheurs. Il eut dix-neuf enfants, dont treize vécurent. Leur mère, personne très supérieure à son mari, d'une piété rudimentaire, quoique fervente, dépensait une énergie admirable pour les élever dans la crainte de Dieu.

Douée d'une très forte volonté, elle avait imposé à sa maison une règle rigoureuse ; tout devait se faire à heures fixes : repas, devoirs, sommeil ; les cris étaient sévèrement interdits. Chaque enfant commença à apprendre à lire le jour où il avait cinq ans. La première leçon se passait à s'assimiler l'alphabet ; dès la seconde on épelait le premier verset de la Genèse. Une

fois entraîné, l'enfant recevait six leçons par jour. Les aînés s'occupaient des cadets. « J'admire ta patience », disait un jour M. Wesley à sa femme. « Tu as répété la même chose au moins vingt fois à cet enfant ». « J'aurais perdu mon temps », répondit la digne mère, « si je l'avais répété dix-neuf fois seulement, puisque je n'ai réussi qu'à la vingtième ». Elle donnait elle-même l'instruction biblique à ses enfants, et dès qu'ils étaient en âge de comprendre, avait avec chacun d'eux de fréquents entretiens particuliers sur leurs intérêts spirituels.

Les paroissiens de M. Wesley (père) ne se distinguaient guère que par leur vulgarité et leur indifférence complète à l'égard des choses de Dieu. Ne pouvant pas leur enseigner ce qu'il ignorait lui-même, leur pasteur se bornait, dans ses prédications, à stigmatiser leur vie de péché, sans leur montrer jamais le chemin du salut.

Aussi nourrissait-on à son égard une haine féroce qui se traduisit par divers attentats, jusqu'au jour où des malandrins mirent le feu à la cure. On réussit à sauver tous les enfants, sauf John qui fut oublié. Au dernier moment un homme parvint à le retirer du brasier et sans que les flammes l'eussent atteint. Bien des années plus tard, comme on avait fait son portrait, John Wesley inscrivit ces mots au bas du tableau : « Celui-ci n'est-il pas un tison sauvé du feu ? » (Zac. 3 :2).

### C) Les études théologiques de John Wesley

Dès l'âge de dix-huit ans Wesley entreprit des études de théologie à Oxford. Il y mena une vie irréprochable qui contrastait avantageusement avec celle de la plupart de ses camarades. Son caractère aimable lui valut de solides amitiés ; il montrait beaucoup de sérieux, mais sa piété n'était qu'extérieure.

Il écrivit plus tard : « J'ignorais complètement la nature et le caractère de la justification par la foi. Je n'avais même que des idées confuses sur le pardon des péchés ; je croyais qu'il fallait en ajourner la possession jusqu'à l'heure de la mort ou au jour du jugement.

Quant à la foi qui sauve, j'en ignorais également la valeur, croyant qu'elle n'était autre chose qu'une ferme adhésion à toutes les vérités contenues dans

l'Ancien et le Nouveau Testament ». Il manifesta des talents si extraordinaires qu'à vingt-trois ans il se vit attribuer une chaire de grec.

À ce moment son frère Charles, de cinq ans plus jeune que lui, le rejoignit, ainsi que, plus tard, un de leurs amis, George Whitefield. Animés tous trois de dispositions très sérieuses, ils résolurent de se rencontrer chaque soir pour s'occuper ensemble de la Parole de Dieu. D'autres étudiants s'associèrent à eux, si bien qu'ils en vinrent à constituer une petite congrégation dirigée par John Wesley auquel tous reconnaissaient sans hésitation des qualités intellectuelles supérieures, une grande maîtrise d'esprit, un don spécial d'organisation, qu'il avait sans doute hérité de sa mère.

Dans ces réunions, en effet, malgré leur cachet intime et familial, tout était minutieusement réglé, si bien que les participants ne tardèrent pas à se voir affublés du nom de *Méthodistes*. Leur activité ne se bornait pas à des entretiens : ils visitaient les malades, parlaient du Seigneur dans les prisons, distribuaient des aumônes aux pauvres dans la mesure où leurs faibles revenus le leur permettaient.

Toute sa vie durant, Wesley se montra très économe de son temps. Ayant remarqué qu'il se réveillait régulièrement au milieu de la nuit, il fit un effort sur lui-même pour arriver à réduire son sommeil. Il raconta à ce propos : « Par la grâce de Dieu, je suis parvenu à me lever tous les jours à quatre heures du matin. Je puis ajouter que, tout compté, je n'ai jamais eu un quart d'heure d'insomnie par mois ».

Telle fut la règle de sa vie jusqu'à son dernier jour, et il parvint à un âge très avancé. À un élève il disait : « Vous n'êtes pas assuré d'un jour de vie ; vous ne seriez donc pas sage de perdre un moment. Le plus court chemin pour arriver au savoir est celui-ci : 1. déterminer le but que vous voulez atteindre ; 2. ne lire aucun livre qui ne touche, d'une façon ou de l'autre, à ce but ; 3. parmi les livres, faire choix des meilleurs ; 4. n'entreprendre l'étude d'un ouvrage qu'après avoir fini le précédent ; 5. les lire dans un tel ordre que la lecture d'aujourd'hui serve à éclairer et à confirmer celle de la veille ».

Malheureusement ces jeunes Méthodistes, malgré leurs intentions excellentes, manquaient d'une chose essentielle : la vie de Dieu dans leurs cœurs. Ils croyaient plaire au Seigneur par leurs bonnes œuvres, oubliant

qu'un mauvais arbre ne saurait produire de bons fruits. John Wesley le constata dix ans plus tard, alors qu'il feuilletait les lettres qu'il avait conservées de ses amis : « Un seul de mes correspondants », dit-il, « déclara (et je me rappelle fort bien de l'avoir entendu, sans que je le compris) que l'amour de Dieu avait été versé dans son cœur « par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5 : 5) et qu'il jouissait de la paix de Dieu, qui « surpasse toute intelligence » (Phil. 4 : 7).

Mais qui voulut le croire ? Dois-je cacher la triste réalité, ou bien la révéler pour que d'autres en fassent leur profit ? Il fut expulsé de la société, comme s'il avait perdu la raison. Tous ses amis le désavouèrent ; le monde le méprisa et lui tourna le dos. Pendant quelques mois il vécut isolé et méconnu, puis celui que son cœur aimait le reprit auprès de lui ».

### C) Son séjour d'évangélisation en Géorgie (colonie américaine)

John Wesley avait trente-deux ans quand on lui proposa de partir avec son frère Charles pour la Géorgie, colonie nouvellement fondée en Amérique du Nord, en vue d'y occuper des chômeurs ou des gens ruinés. Leur chef estimait avec raison que ces expatriés ne pouvaient rester sans qu'on veillât à leurs besoins spirituels et qu'il faudrait aussi évangéliser les Indiens, qui habitaient la même contrée.

Les deux Wesley se mirent donc en route. À bord du navire qui les emmenait se trouvaient vingt-six Moraves qui frappèrent John tout d'abord par leur extraordinaire sérénité en face du danger. Ses entretiens avec eux lui firent comprendre qu'ils avaient en eux une chose qui lui manquait. « En quelque lieu qu'ils fussent, ils marchaient d'une manière digne de leur vocation céleste et honoraient l'Évangile par toute leur conduite ».

Mais ce n'est pas encore à ce moment qu'il découvrit leur merveilleux secret. À peine débarqué, il fit preuve d'une grande activité parmi les colons, les indigents, les malades, les esclaves même. Comme à Oxford, il créa de petits groupes de personnes, désireuses de s'occuper de la Parole de Dieu, mais ces conversations, quoique très simples, devaient se dérouler selon un ritualisme rigoureux. Wesley fit œuvre aussi d'évangéliste auprès des Indiens comme auprès des Anglais. Cependant, scrupuleux comme il l'était,

il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne pouvait et ne devait prêcher des choses qu'il ne s'était pas appropriées pour lui-même. Comment parler de l'œuvre de la grâce de Dieu dans les cœurs du moment qu'il n'était pas converti ?

Un entretien qu'il eut avec un prédicateur morave, établi en Géorgie depuis quelque temps, lui ouvrit les yeux sur son état. « Mon frère », lui demanda ce dernier, « je dois vous poser tout d'abord deux ou trois questions. Savez-vous si vous êtes vous-même un enfant de Dieu ? ». Comme Wesley, surpris de cette demande, ne répondait pas, le Morave continua : « Connaissez-vous le Seigneur Jésus Christ ? — Oui. Je sais qu'il est le Sauveur du monde ». — « C'est vrai. Mais savez-vous qu'il vous a sauvé vous-même ? » — « J'espère qu'il est mort pour moi aussi ». — « Vous connaissez-vous bien vous-même ? » — « Certainement ».

Mais Wesley ajoute dans son journal : « Je crains que ce ne fussent là de vaines paroles ». Comme il se trouvait qu'il logeait chez les Moraves, il nota que « ces gens étaient toujours occupés, toujours de bonne humeur. Ils paraissaient s'être défaits de tout sentiment de colère, de querelle, d'amertume ; ils se gardaient de médire les uns des autres. Ils marchaient d'une manière digne de l'appel dont ils avaient été appelés (Éph. 4 : 1) et rendaient un joyeux témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu » (Actes 20 : 24).

Charles Wesley réussit mal dans la paroisse qu'on lui avait confiée. Il accabla ses ouailles de règlements multiples, leur prescrivant comment se vêtir, comment prier, comment se comporter pendant les services religieux, se mêlant même de leurs affaires personnelles. Aussi fut-il bientôt rapatrié.

#### D) Retour en Angleterre

John poursuivit ses efforts pendant deux ans, mais sans succès apparent. Aussi il reprit, lui aussi, le chemin de l'Angleterre. Au cours de la longue traversée, il eut le temps de faire de profondes réflexions sur lui-même et sur les causes de son échec ; il les exprima en ces termes : « Je suis allé en Amérique pour convertir les Indiens, mais qui me convertira moi-même ? Qui me délivrera de mon mauvais cœur incrédule ? Je ne puis dire « La mort m'est un gain » (Phil. 1 : 21). Qui me délivrera de la crainte de la mort ? J'ai

appris ce dont je ne me doutais pas, que moi qui travaillais à convertir les autres, je n'étais pas converti moi-même, que je « n'atteignais pas à la gloire de Dieu » (Rom. 3 : 23), qu'il y avait en moi « un méchant cœur d'incrédulité » (Héb. 3 : 12) et que ma vie ne valait rien, puisqu' « un arbre mauvais ne peut pas produire de bons fruits » (Matt. 7 : 18).

J'appris que, privé de Dieu, je suis un enfant de colère, héritier de l'enfer. J'appris que mes œuvres, mes souffrances, ma justice, loin de me réconcilier avec Dieu, l'avaient offensé et ne sauraient expier le moindre de mes péchés, plus nombreux que les cheveux de ma tête ; que je ne pouvais soutenir le regard de la justice divine, à moins que tous ces péchés ne fussent effacés. Il ne me restait donc plus aucune espérance, sinon celle d'être justifié gratuitement par la rédemption en Christ ».

#### E) La conversion de John Wesley

À Londres il reprit contact avec de petites communautés moraves, notamment avec un pasteur Boehler qui lui fit comprendre ce que c'est que la foi, à savoir « la confiance que l'âme place en Dieu et qui l'assure que ses péchés sont pardonnés par les mérites du Seigneur Jésus Christ et qu'elle est réconciliée avec Dieu ».

Boehler le renvoyait toujours aux textes bibliques, entre autres à ceux-ci : « L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu » (Rom. 8 : 16). « En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 4 : 10). « Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au-dedans de lui-même ; celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur, car il n'a pas cru au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils » (1 Jean 5 : 10). « Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est de Dieu » (1 Jean 3 : 9).

C'est le 24 mai 1738 que Wesley trouva la délivrance. Le matin il avait lu ces mots de 2 Pierre 1 : 4 : « Il nous a donné les très grandes et précieuses promesses, afin que par elles vous participiez de la nature divine, ayant échappé à la corruption qui est dans le monde par la convoitise ». Le même

après-midi il assista à un service religieux, où la liturgie portait la lecture du Psaume 130 : « Ô Jah ! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui subsistera ? Mais il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint ». Le soir, tandis qu'il s'occupait de l'épître aux Romains, la lumière se fit dans son âme : « Je mis ma confiance en Christ », raconte-t-il, « en Christ seul pour mon salut ; je reçus l'assurance qu'il avait ôté *mes* péchés et qu'il *me* sauverait de la loi du péché et de la mort ».

Comme Luther, Wesley passa par une période d'épreuves et d'expériences, en apparence incohérentes, mais dont il comprit plus tard la bénédiction. Luther a l'esprit intuitif ; comme un aigle, il regarde la vérité partout où elle se présente devant lui. Wesley, esprit logique, arrive à ses conclusions par l'argumentation.

#### F) Son ministère de prédication

C'est ici que commence l'histoire de Wesley en tant que serviteur du Seigneur. Dès l'abord il eut à apprendre ce qu'est l'opprobre du monde selon Matt. 5 : 11-12 : « Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, en mentant, toute espèce de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux ; car on a persécuté ainsi les prophètes qui ont été avant vous ».

Il s'aperçut que le monde est demeuré ce qu'il était le jour où le Seigneur prononça ces paroles. Depuis son retour de Géorgie quatre mois auparavant, il avait prêché dans nombre d'églises. Immédiatement il se vit fermer dix d'entre elles, pour la simple raison qu'au lieu d'adresser à ses auditeurs un sermon sur un sujet quelconque d'ordre social ou moral, il leur avait parlé de la grâce de Dieu qui justifie ceux qui croient en l'efficacité du sacrifice de Christ sur la croix, mais il insistait aussi fortement sur l'inutilité des œuvres humaines pour obtenir le salut.

Bientôt tous ceux qui avaient, jusque-là, cheminé à ses côtés lui tournèrent le dos. Seuls lui restèrent fidèles son frère Charles, ainsi que Whitefield, mais celui-ci se trouvait alors en Géorgie.



Comme Wesley avait reçu beaucoup de bien de son contact avec les Moraves, il crut opportun d'aller les voir chez eux. Il se rendit donc à Herrnhut, où il rencontra le comte Zinzendorf.

Ce qui le frappa le plus ce fut la prédication de Christian David. De cet humble charpentier Wesley apprit une foule de choses qu'il ignorait et qu'il se hâta de consigner dans son journal. « La parole de réconciliation, prêchée par les apôtres, comme fondement de tout leur enseignement, est celle-ci : ce n'est point par nos œuvres, ni par nos mérites que nous sommes réconciliés avec Dieu, mais uniquement par le sang de Christ.

On dira : Ne dois-je pas pleurer et m'humilier à cause des fautes que j'ai commises ? N'est-ce pas chose juste et équitable ? Ne dois-je pas agir de la sorte avant d'oser espérer que Dieu sera réconcilié avec moi ? Je réponds : c'est chose juste et équitable. Vous devez avoir le cœur brisé et humilié.

Mais ce n'est pas là votre œuvre ; c'est celle de l'Esprit Saint. Ce n'est pas non plus la base de votre salut ; il repose tout entier et uniquement sur le sang de Christ. Cette parole prouve que rien ne vient de nous : « Celui... qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice » (Rom. 4 : 5). Il n'y a absolument rien de commun entre Dieu et l'impie. L'impie ne saurait faire quoi que ce soit pour gagner la faveur de Dieu.

Peut-il produire des œuvres propres à plaire à Dieu, quelque justice, quelque repentance ? Non, rien que de l'impiété. Qu'il aille donc à Christ tel qu'il est ; qu'il croie en l'œuvre accomplie par Christ. C'est par cette foi, don de Dieu, qu'il sera sauvé pour cette vie et pour l'éternité ».

Lorsque Wesley rentra en Angleterre, il s'empressa de retrouver son frère Charles ; celui-ci lui apprit des nouvelles réjouissantes. Un peu partout on constatait un ardent désir d'entendre l'Évangile. Dans les localités écartées surtout il se trouvait beaucoup de petites congrégations dont les membres se réunissaient pour prier ensemble et lire la Bible.

Ces chrétiens souhaitaient en apprendre davantage, et comme John et Charles Wesley se voyaient refuser l'entrée des églises, ils se mirent à prêcher partout où ils rencontraient des besoins spirituels. Ceci les engagea à entreprendre le même travail à Londres, car ils y connaissaient nombre de

chrétiens isolés. Leurs noms devinrent bientôt connus ; de toutes parts ils recevaient des invitations. À leur grande joie Whitefield revint d'Amérique et se joignit à eux ; c'est lui qui prit l'initiative des prédications en plein air, habitude aujourd'hui courante en Angleterre, mais qui, au 18<sup>e</sup> siècle, apparaissait comme le plus grand des scandales.

Whitefield débuta à Kingswood près de Bristol. Il y avait là des mines de houille, où travaillaient de nombreux ouvriers, connus, très loin à la ronde, par leurs mœurs brutales et grossières. Personne ne s'était jamais préoccupé de leur vie spirituelle ; aucun pasteur ne visitait jamais la localité.

Whitefield s'y rendit donc et annonça l'Évangile du haut d'un tertre ; un auditoire nombreux se forma pour l'entendre. Le lendemain il eut bien deux mille personnes devant lui ; les jours suivants la foule s'accrût et atteignit jusqu'à vingt mille auditeurs.

Whitefield réussissait à se faire entendre de chacun et il ne tarda pas à constater l'émotion profonde qu'éveillait le message apporté à ces pauvres déshérités ; beaucoup pleuraient à chaudes larmes. Puis on vit arriver aussi des messieurs et des dames du grand monde. Le Seigneur commençait un vrai réveil en Angleterre.

Débordé, Whitefield pria Wesley de venir lui aider. Celui-ci ne se fit pas prier, mais éprouva au premier moment un sentiment de malaise à l'idée d'annoncer l'Évangile ailleurs que dans une église. Il ne tarda pas à surmonter sa répugnance et mit à la prédication de la vérité autant de zèle que son ami.

Il avait sur Whitefield un avantage très appréciable en présence des foules hétéroclites auxquelles il devait s'adresser. C'était un esprit d'à propos qui lui permettait de donner la réplique à n'importe qui et toujours avec humour, ce qui mettait invariablement les rieurs de son côté. L'anecdote suivante en fait foi.

Après avoir travaillé longuement à Kingswood, Wesley entreprit de visiter la contrée environnante et s'en vint à Bath, station balnéaire très à la mode alors. Toute la vie mondaine dépendait d'un M. Nash qui, assurait-on, s'arrangerait de façon à faire taire le prédicateur, par la violence, s'il le

fallait. Les amis de Wesley le supplièrent de ne pas s'exposer à un coup de force, mais il ne voulut rien entendre, comptant sur la protection du Seigneur.

Il venait de commencer à parler quand Nash survint et lui demanda, comme les anciens du peuple le firent à Jésus, « par quelle autorité il faisait ces choses » (Matt. 21 : 23). Wesley répondit que c'était en vertu de celle du Seigneur Jésus Christ.

« La loi vous l'interdit », répliqua Nash, faisant allusion à une défense formulée autrefois contre les réunions tenues en dehors de l'église officielle. « D'autre part », ajouta-t-il, « vos sermons ne font que terrifier vos auditeurs ». — « Monsieur », demanda Wesley, « m'avez-vous jamais entendu prêcher ? » — « Non ». — « Alors comment savez-vous ce que vous avancez ? » — « Par le bruit public ». — « Le bruit public ne suffit pas.

Permettez-moi de vous demander si vous ne vous appelez pas Nash ? » — « Oui ». — « Eh bien ! Monsieur, tout en connaissant votre nom, je n'oserais pas formuler un jugement sur votre compte par ce que j'entends dire de vous ». Ce Nash avait une très mauvaise réputation. Il se contenta de répéter sa première injonction : « je veux savoir ce que ces gens viennent faire ici ». Là-dessus une vieille femme s'avança et dit « M. Wesley, ne vous inquiétez pas de cet homme. M. Nash, veillez à notre bien-être physique. Nous avons souci de nos âmes ; c'est pour les nourrir que nous sommes réunis ici ». Nash s'éclipça et l'on n'entendit plus parler de lui.

Wesley avait l'habitude de prêcher la loi en même temps que la grâce. Sa parole, calme mais pressante, stigmatisait le péché et montrait à quelles terribles conséquences il aboutit, dans ce monde déjà, et surtout au-delà de la tombe. Ces prédications courageuses contrastaient étrangement avec les sermons académiques des gens d'église, qui ne développaient que des sujets de morale courante et visaient avant tout à ne froisser personne.

Wesley ne s'adressait pas à la sensibilité ; son éloquence n'avait rien de sentimental ; sans cesse il faisait appel à la conscience, mettant ses auditeurs en présence de leur propre responsabilité. Cité avec son frère Charles à comparaître devant l'évêque de Bristol, sous l'inculpation de scandale public et d'infraction aux lois ecclésiastiques, Wesley répondit : « Mon occupation

est de faire dans ce monde tout le bien que je puis. Appelé par Dieu à prêcher l'Évangile, malheur à moi si je n'y répons pas partout où l'on me trouve. Puisque j'ai été consacré au ministère par les hommes, je ne suis en opposition avec aucune loi humaine. Mais si ma conscience me faisait un devoir d'enfreindre l'une ou l'autre d'entre elles, j'aurais à me demander s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ».

Un grand réveil se dessinait aussi dans le pays de Galles, à l'ouest de l'Angleterre, où un chrétien du nom de Harris avait défriché le sol. Comme à Kingswood, la population vivait dans un état voisin du paganisme ; jamais encore on n'y avait parlé du Seigneur. Tous les samedis soirs se passaient à jouer et à danser ; on recommençait le dimanche après-midi.

Ayant entendu parler de Wesley, Harris le supplia de venir collaborer avec lui. Wesley hésita quelque peu ; ici encore il devait se défaire d'un préjugé et admettre qu'un laïque peut et doit, tout autant qu'un pasteur, avoir la pleine liberté de parler du Seigneur. Il se fit du reste si bien à cette idée que peu après, il écrivait : « De quel esprit serait animé un homme qui préférerait, faute de connaissances théoriques, laisser périr ces pauvres pécheurs, plutôt que de les voir sauvés par les exhortations d'un Harris ou de n'importe quel autre prédicateur, laïque ou non, pourvu qu'il fût entièrement dirigé par l'Esprit de Dieu ? »

C'est ici le lieu de relever un point important sur lequel Wesley et Whitefield différaient complètement d'avis, ce qui ne les empêcha pas de demeurer des amis fidèles l'un pour l'autre. Wesley était du reste ici complètement dans l'erreur, car les lectures qu'il avait faites dans sa jeunesse l'avaient fourvoyé, celle surtout de Thomas à Kempis. Selon lui un homme qui aurait été sauvé pourrait être privé de son salut, si par la suite, il se laissait entraîner à commettre une faute grave, soit par sa propre négligence, soit s'il n'avait pas eu soin de rechercher constamment les directions du Seigneur.

D'autre part, Wesley estimait qu'un croyant peut arriver à vaincre le péché au point de l'extirper complètement de son cœur et parvenir ainsi à la perfection. Whitefield répondait à son ami par la promesse faite de la bouche du Seigneur Jésus lui-même en parlant des brebis de son troupeau : « Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira

de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père » (Jean 10 : 28 29). Sans doute, si notre assurance dépendait tant soit peu de nous, non seulement nous risquerions de perdre notre salut, mais nous le perdriions très certainement.

Ici encore nous avons la certitude que « celui qui a commencé en vous une bonne œuvre, l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ » (Phil. 1 : 6). Quant à la perfection, Whitefield rappelait que le chrétien a le péché en lui, bien qu'il possède, par la foi en Christ, le moyen de le vaincre, mais il doit être très vigilant. C'est pour cela que l'apôtre Jean écrit : « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous... Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons (Dieu) menteur et sa parole n'est pas en nous » (1 Jean 1 : 8, 10). Whitefield, de son côté, enseignait, comme Calvin, la doctrine la prédestination et de la grâce souveraine de Dieu.

Tandis que Wesley renonçait à tout voyage à l'étranger pour se consacrer à l'œuvre que le Seigneur avait placée devant lui en Angleterre, Whitefield se sentait toujours plus fortement attiré du côté de l'Amérique ; chose extraordinaire pour son temps, il traversa treize fois l'Atlantique, la dernière pour ne pas revenir dans son pays.

Bien que moins robuste que Wesley, il accomplit, comme évangéliste, un travail immense, également en Angleterre, en Écosse, dans le pays de Galles et en Irlande. Doué d'une voix extraordinairement forte et parlant presque toujours en plein air, les foules qui l'entouraient ne pouvant trouver place dans une salle fermée, il savait exposer la grâce de Dieu avec une remarquable simplicité, mais aussi avec une force de conviction telle que le Seigneur bénit richement son service.

Cette activité incessante l'usa prématurément. À l'âge de cinquante-six ans, au cours de sa dernière tournée en Géorgie, il dut avouer qu'il se sentait complètement épuisé. La veille de sa mort, après avoir prêché pendant deux heures consécutives avec une puissance inégalable, il rentra chez lui à bout de forces. Comme il gagnait sa chambre, il trouva le vestibule plein de gens, venus pour entendre encore davantage, mais il dut se déclarer incapable de leur répondre et pria un de ses amis de le remplacer.

Il monta quelques marches d'escalier, puis se ravisa, se disant que ce serait peut-être la dernière occasion qu'il aurait de parler du Seigneur. Adossé à la rampe, il reprit le sujet qu'il avait développé et ne s'arrêta qu'au moment où la bougie qu'il tenait à la main fut entièrement consumée. À deux heures du matin il se sentit mal ; au moment où le soleil se levait, le Seigneur le retira auprès de lui. Ses dernières paroles furent : « Seigneur Jésus, je me suis épuisé à travailler pour toi, mais je ne suis nullement las de le faire ».

Il est tout à fait impossible de raconter ici en détail la carrière de John Wesley, qui se poursuivit pendant un demi-siècle après sa conversion. Il parcourut le Royaume Uni dans tous les sens, au prix de mille difficultés et de dangers sans cesse renaissants, menant une vraie croisade pour le salut des âmes. Plus il se dépensait et plus Satan redoublait de furie pour compromettre son travail.

Bien des fois il courut le risque d'être tué. Dans une localité on tira du pistolet contre lui. Ailleurs on l'assaillit à coups de pierres et de bâtons. Souvent il eut ses vêtements mis en lambeaux. À Londres on lança dans la foule qui l'écoutait un troupeau de bœufs avec l'intention bien arrêtée de les exciter contre lui. Un soir qu'il prêchait dans une salle, on y fit éclater des fusées et des pétards. Plus d'une fois on chercha à couvrir sa voix en battant du tambour. Une autre fois encore, on le souilla, de la tête aux pieds, avec toutes les ordures qu'on put ramasser : boue, fumier, œufs pourris, cadavres d'animaux.

Mais le Seigneur le soutenait merveilleusement. Maintenu par sa puissance divine, il ne perdit jamais courage ; ses forces physiques demeuraient intactes ; il jouissait d'une santé excellente, grâce à laquelle il résistait à toutes les privations, à tous les mauvais traitements. Ces quelques détails, qu'on pourrait multiplier, suffiront à montrer dans quel triste état moral l'Angleterre se trouvait alors plongée. On peut se demander jusqu'où elle serait tombée, si le Seigneur n'avait eu pitié de ce peuple si dégénéré en lui envoyant son serviteur, admirablement qualifié pour cette tâche laborieuse et ingrate entre toutes.

Quant aux difficultés purement matérielles, elles auraient pu arrêter tout autre que John Wesley. Faute de routes convenables, les déplacements ne se faisaient que moyennant une dépense d'énergie peu commune. Voici

comment Wesley lui-même décrit un trajet qu'il dut faire en plein hiver :  
« La pluie et la grêle transperçaient nos épais manteaux. Le vent se déchaînait avec rage. Mais l'humidité gelait sur nos vêtements ; même nos cils se recouvraient d'une couche de givre. Quand nous atteignîmes une auberge, nous ne savions comment descendre de nos chevaux.

Le lendemain il fallut de nouveau cheminer toute la journée ; le vent était tombé, mais, la veille, il avait amoncelé de telles quantités de neige que nous ne réussissions qu'à grand-peine à les franchir. Nous dûmes mener nos chevaux à la bride presque tout du long ; les pauvres bêtes avaient assez à faire à se porter elles-mêmes. Plus loin nous arrivâmes dans une région marécageuse, sans ponts pour traverser les ruisseaux qui couraient dans tous les sens.

La glace n'était en général pas assez solide pour supporter notre poids, aussi plusieurs fois nous plongeâmes dans l'eau et n'en sortîmes qu'après mille efforts. Mais nous fûmes largement payés de nos peines quand nous vîmes l'empressement que mettaient les paysans à venir entendre le message que nous leur apportions de la part du Seigneur ».

La localité que visita Wesley cette fois-là était Epworth, le village où il était né ; jadis on l'y avait très mal reçu, le pasteur tout au moins, si bien qu'il avait dû annoncer l'Évangile au cimetière, debout sur la pierre tombale de son père. Mais, depuis lors, les sentiments avaient changé du tout au tout et maintenant on lui faisait un accueil chaleureux.

Wesley veillait à ne jamais perdre une minute. Même à cheval, il lisait, tant que les cahots de sa monture ne l'en empêchaient pas. Il s'intéressait aux disciplines les plus diverses : histoire, littérature, sciences, et prenait des notes copieuses sur tout ce qui lui passait sous les yeux.

Quelques chiffres ont ici leur éloquence. John Wesley paraît avoir parcouru en moyenne huit mille kilomètres par an. En 1743 par exemple, il passa quatorze semaines à Londres, dix à Bristol, treize à Newcastle, trois en Cornouailles, douze à voyager d'un endroit à l'autre.

Ce n'est pas qu'il dédaignât le confort ; on lit dans son journal, mine inépuisable de renseignements de toute espèce et tenu avec la même rigueur

qu'il apportait dans tous les actes de sa vie : « Je viens de passer une soirée très agréable et utile ; j'étais chez des amis qui sont des « excellents de la terre ». J'allais même dire : « Il est bon que nous soyons ici » (Luc 9 : 33). Mais non. La voix de Dieu me dit : « Toi, va, et proclame l'Évangile ».

Il en était si convaincu qu'il écrivait à son frère, alors qu'ils étaient tous deux fort âgés : « Voici à quoi nous sommes appelés, toi et moi : à avertir les hommes du danger qu'ils courent en demeurant dans l'incrédulité et à veiller sur leurs âmes, comme ayant à en rendre compte.

Dieu te dit, autant qu'à moi : Fais tout ce qui est en ton pouvoir, afin d'amener des âmes à la connaissance du salut ; c'est pour elles que mon Fils bien-aimé est mort ». Et encore : « Notre affaire n'est pas de prêcher tant et tant de fois, mais d'amener au salut autant d'âmes que nous pouvons, et ensuite de leur aider à progresser dans la sainteté, « sans laquelle nul ne verra le Seigneur » (Héb. 12 : 14).

En 1774 il écrivait : « Ma vue est meilleure et mes nerfs plus solides qu'il y a trente ans. Je ne suis atteint d'aucune des infirmités de la vieillesse et j'ai perdu plusieurs de celles de ma jeunesse. Tout ceci est un don de Dieu ; c'est un effet de son bon plaisir envers moi. Il m'a entre autres accordé de pouvoir toujours me lever à quatre heures du matin, cela depuis cinquante ans, et de pouvoir prêcher à cinq heures du matin, pratique que je considère comme des plus salutaires pour le corps et pour l'âme ».

On peut ajouter que Wesley menait une vie extrêmement sobre. Ce qui frappait chez lui, c'était son extraordinaire sérénité, provenant de son absolue confiance, presque enfantine, dans la sagesse et les soins de Dieu : « Dix mille soucis », disait-il, « m'inquiètent aussi peu que dix mille cheveux sur ma tête. Je les connais, j'y pense, j'en fais un sujet de prières, mais je ne m'en tracasse pas ».

Alors qu'il était presque cinquantenaire, malgré d'autres perspectives qui semblaient promettre mieux, Wesley épousa une veuve riche, mère de quatre enfants. Ce fut une grave erreur de sa part. Il fit entendre à sa femme qu'il n'aurait rien à démêler avec sa fortune, mais qu'il entendait garder toute sa liberté pour voyager au service du Seigneur. Mrs. Wesley refusa de l'admettre ; rongée par la jalousie, elle le suivait à son insu afin de l'épier et



ouvrait les lettres qui lui étaient adressées personnellement. Au bout de vingt ans elle quittait définitivement le domicile conjugal.

Wesley avait atteint l'âge de quatre-vingt-huit ans. En février 1791 il prit froid. Malgré une forte fièvre il prêcha — ce fut la dernière fois — sur ces mots d'Ésa. 55 : 6 : « Cherchez l'Éternel tandis qu'on le trouve ; invoquez-le pendant qu'il est proche ». Rarement on lui avait entendu une pareille puissance. Il regagna son logis pour n'en plus sortir.

Au cours de la semaine son état empira jusqu'à ne plus laisser d'espoir. Trop faible pour parler, sauf quelques mots ici et là, on l'entendit plusieurs fois rendre grâce à la bonté constante de Dieu envers lui : « J'étais un grand pécheur, mais Jésus est mort pour moi ». Ses dernières paroles furent : « Ce qu'il y a de mieux, c'est que le Seigneur reste avec nous. Il permet à son serviteur de s'en aller en paix ».

Le nom de John Wesley restera toujours attaché au grand réveil qui se produisit en Angleterre. Lorsque le Seigneur commença à travailler par son moyen, le pays était plongé dans les ténèbres spirituelles les plus profondes ; la papauté avait perdu son autorité, mais ceux qui l'avaient secouée ne se souciaient pas d'être chrétiens.

À la fin du 18<sup>e</sup> siècle il n'est pas exagéré de dire que l'Évangile avait été annoncé dans tous les coins et recoins du royaume, soit par Wesley et Whitefield, soit par ceux qui suivirent leurs traces. Certes ces serviteurs de Dieu commirent bien des erreurs. Néanmoins ils prêchèrent la bonne nouvelle du salut par Christ dans toute sa pureté et dans toute sa simplicité ; ils plantèrent, ils arrosèrent ; le Seigneur donna l'accroissement (1 Cor 3 : 6).

### **APPLICATIONS**

Nous pouvons certes ne pas partager toute la théologie enseignée par John Wesley. Cependant, nous devons reconnaître ses grandes qualités : travailleur acharné ne reculant devant aucune difficulté pour faire avancer l'Évangile de Christ, courageux, persévérant, amour du Seigneur et de la Bible, audace dans les méthodes utilisées pour l'époque (prédication en plein air, acceptation des prédicateurs laïcs), etc. Prions le Seigneur de nous faire grâce de pareilles qualités à son service pour sa gloire !

A M E N !

